

Grand séminaire de l'ALI 2020-2021 : Espaces du transfert

Mardi 23 mars 2021

Conférence de **Marisa Fiumanò**

La fonction de la parole pendant le confinement

Je veux parler de cette dernière année (2020-2021), empoisonnée par le Covid, qui a posé aux psychanalystes beaucoup de problèmes, des véritables problèmes de travail. C'est à dire que le Covid nous a obligé à modifier soit le rythme des séances, soit le setting analytique, soit, ce qui est le plus important, la façon même de nous servir de notre fondamental outil de travail, la parole.

Avoir vécu la pandémie a montré clairement la fragilité de la dimension symbolique de notre monde et, par conséquence, la tenue symbolique des cures. Impossible, à mon avis, de ne pas se poser la question et de réfléchir sur l'impact que la pandémie a produit.

Évidemment ce n'est pas le Covid qui a rendu notre monde moins réglé, moins solide. On a beaucoup discuté de notre monde fragilisé dans les dernières décennies, et ce débat a produit en Italie des positions différentes, d'un côté les tenants du "déclin" du Nom-du-Père et de la « pulvérisation » du symbolique -qui théorisent une véritable mutation liée à l'avancement du discours de la science- et d'autres qui considèrent ce « déclin » selon une éternelle tendance historique qui date depuis toujours et de laquelle Freud avait déjà parlé dans *Totem et Tabou*.

Un certain nombre de livres à propos de cette question est sorti et, dans la collection « Nodi » de l'ALI Milan, publié par l'éditeur Mimesis, on est en train de publier un recueil de conférences de Jean-Pierre Lebrun, entièrement réécrites par lui-même et inédites même en France, qui s'intitule *Lire l'actuel avec Freud e Lacan (Leggere il presente con Freud e Lacan)* qui tourne autour de la question du symbolique aujourd'hui.

Quelqu'un a remarqué que le débat entre « déclinistes » et « antidéclinistes » est un faux débat, vu que le processus de symbolisation se fait par le langage – l'immersion dans le langage étant le propre des êtres humains – et que l'on peut donc compter sur une réorganisation spontanée du symbolique. Selon cette thèse le symbolique se remet donc en place naturellement parce que nous sommes des êtres de langage, des « parlêtres », comme nous a rebaptisé Lacan.

Ce court rappel sert à souligner le moment déjà difficile que traversait notre discipline au moment où la pandémie a explosé. Moment difficile sûrement, pas à cause de la faiblesse de la psychanalyse (après la débandade qui a suivi la mort de Lacan, plusieurs se sont engagés à apporter sa propre pierre à l'œuvre commune) mais à cause de la véritable mutation culturelle qu'on traverse, produite surtout par la techno-science, ses découvertes, sa puissance toujours croissante. On avait avancé la thèse, pendant un congrès à Milan (*La psychanalyse devant le fait religieux*, 24-25 Mai 2008), que la science, avec ses applications techno-scientifiques était en train de se substituer à la religion, qu'elle était une nouvelle religion.

Le Covid a porté une petite atteinte à cette croyance, à la conviction que la science était en mesure de nous rassurer, qu'elle avait le pouvoir de résoudre toute difficulté, toute insuffisance de la condition humaine. On a dû constater que la science n'était pas toute puissante, qu'elle ne pouvait pas nous défendre du virus, ne pouvait pas nous sauver. Les moyens de sauvetage restaient les mêmes que ceux du Moyen Age : ne pas sortir de chez soi, s'éloigner du prochain, protéger la bouche et le nez avec un masque. Même maintenant, alors qu'on dispose de plusieurs types de vaccins, on ne connaît pas encore leur niveau d'efficacité ni si les vaccins existants sont valides contre les variantes du virus.

Voilà donc la contingence dans laquelle, même maintenant, nous sommes encore obligés de travailler. Dans ce cadre nous allons donc aborder une question qui a à faire de plus près à notre pratique et aux difficultés expérimentées pendant cette année.

On pourrait la poser ainsi : est-ce que nous avons travaillé correctement en tant qu'analystes alors que nous étions obligés, à moins de ne pas interrompre les séances « en présence », comme quelqu'un l'a fait, à avoir recours au téléphone ou bien à Internet pour continuer notre travail ?

La question qui se pose tout de suite après cette interrogation est si le transfert est intéressé par ce changement et si notre outil de travail privilégié, le plus important dont nous disposons, y est lui aussi intéressé. Je veux dire la parole, soit la nôtre soit celle de nos analysants.

En italien nous avons un seul mot pour dire « parole », c'est : « parola ». Nous traduisons « mot » et « parole » par le même terme, « parola ». Ce qui veut dire que « parola » en italien est un mot très ambiguë, évocateur, plein de signification.

Pour donner un exemple de son usage dans la Bible : « Dis une seule parole et je serai sauvé » est la phrase de départ de l'article écrit par Alessandro Bertoloni pour *La clinique lacanienne* 32, au sujet de « *La parole* ». Son article s'intitule : « *Seulement* » une parole. Dans ce cas « parola » n'est pas le « mot », il s'agit d'une « parole » qui sauve et qui peut être n'importe quel mot, parce que cette « parole » provient du Dieu.

Je reviens à mes questions. On a vécu un confinement qui a mis à l'épreuve notre fondamental outil de travail, la parole en tant qu'inscrite dans le symbolique. Presque tout le monde a fait recours au « travail à distance ».

A ce propos je pose une question : la parole qui circule à l'intérieur du transfert peut-elle encore s'inscrire dans un cadre symbolique ? Celui qui nous parle est-il encore capable de se l'approprier et d'en faire usage ? Quelle est l'efficacité de la parole au temps de la communication digitale ? Qu'est-ce que « communiquer » veut dire, vue que la communication se fait elle aussi par des mots ? Dans la « communication » la parole conserve-t-elle son pouvoir humanisant ? Circule-t-elle encore entre les êtres humains selon la logique du don ?

La qualité de la parole et son impact sur le sujet est une question centrale et elle nous intéresse et nous concerne énormément.

Même avant la Covid, il m'était arrivé qu'on me demande de faire les séances par les plateformes digitales disponibles dans le réseau, comme s'il s'agissait d'une nouvelle technique de travail à laquelle on pouvait faire recours. En effet, plusieurs, surtout des psychologues et psychothérapeutes, l'ont adopté, et peut-être déjà avant la pandémie.

Les « Plateformes » (Zoom, Skype etc.) sont des métaphores qui évoquent des îles artificielles connectées à la terre ferme mais perdues dans la mer (on y fait allusion, sans jamais les voir, dans *Breaking the waves*, le film de Lars Von Trier).

Des plateformes angoissantes pour hommes et femmes qui restent seuls, malgré la « communication », donc déshumanisantes. Il faut donc se poser la question : quand on a recours aux plateformes digitales la parole garde-t-elle son poids, même si elle n'est pas prononcée en présence ? La chaîne signifiante peut-elle quand même se mettre en place ? Une fois prononcé par le patient, le signifiant peut-il lui être rendu, selon le temps du transfert plus propice ? Peut-il se l'approprier et relancer son discours ?

L'opération de restitution d'un don, du don de la parole que le patient nous consigne, est possible grâce au transfert, grâce au crédit que nos patients nous accordent.

Le travail de l'analyse ne peut se faire que grâce à la confiance que celui qui parle fait à son analyste. C'est la mise en place du transfert qui permet de surmonter les résistances.

Pas d'analyse sans transfert, c'est bien évident.

Le transfert comporte l'adresse, le fait de parler et de demander à quelqu'un. Il ne s'agit pas de communication, on ne communique pas quelque chose à quelqu'un. Dans le transfert on s'adresse à quelqu'un. S'agit-il de la même adresse si on parle à quelqu'un par le réseau, si le canal est télématique, à la place de le faire dans le cabinet de l'analyste ?

On a pu expérimenter – mais il y a des collègues en Italie qui ne sont pas d'accord sur ce point – combien l'efficacité de la parole au temps du confinement a changé alors que, surpris par cette émergence, la plupart d'entre nous a fait recours à ce type de « connexion ».

Les « plateformes digitales » simulent la présence et l'échange de paroles, bien sûr. Toutefois les avoir adoptées ne pose pas seulement une question technique, il ne s'agit pas seulement d'une « modernisation » du setting analytique, de s'approprier des nouvelles technologies maintenant disponibles, mais d'une mutation radicale du cadre symbolique de la cure et de la fonction de la parole qui y circule.

Travailler « à distance », « lavorare a distanza », en Italien, « smart working » en Anglais, comporte des avantages pratiques, bien sûr, inutile de le rappeler, même pour l'analyste. Mais il s'agit d'avantages qui n'ont pas à faire avec la conduite correcte de la cure, donc avec l'éthique de la psychanalyse, c'est-à-dire avec une façon de traiter la parole, soit la nôtre soit celle de notre analysant. On ne peut pas faire usage du « bien dire » si on travaille par écran-vidéo, si on est emporté par l'image, la sienne et celle de l'autre.

Dans le dernier livre de Jean-Paul Hiltenbrand j'ai trouvé un rappel sur la fonction de la parole : « ...toute parole est d'abord fondamentalement une Demande, celle de l'objet perdu ». ¹ C'est le fond de l'enseignement de Lacan que le parlêtre ne fait que demander dès qu'il parle. Ici Hiltenbrand rappelle et souligne le lien entre demande et parole.

Si je parle de « fonction » de la parole c'est bien parce que on ne peut pas fournir un concept de la parole, elle n'est pas définissable. Une fonction, donc, de la parole, ou bien sa fonction essentielle, est celle de véhiculer une demande. Parler équivaut à demander, on n'a rien fait d'autre dans la vie, dit Lacan. Et en plus on le fait même avant la naissance :

*... deux mois avant la naissance le petit de l'homme est déjà un être de parole ...Il y a de l'Autre. Il entend la voix de sa mère ... situation qui recèle déjà les premières fonctions de la parole »*². C'est encore une citation de Jean Paul Hiltenbrand qu'on peut trouver dans « La condition du parlêtre », son dernière livre.

C'est la mère qui, grâce à sa position imaginaire de toute puissance par rapport à l'enfant, l'introduit au symbolique, au langage. En même temps la mère est le médium pour le symbolique. Elle est le médium aussi pour permettre à son enfant de chercher son propre désir. Une bonne mère devrait savoir laisser aller son enfant, l'introduire à la vie et après se retirer. Et pourtant, même si ça arrive, même si la mère est une bonne mère, si elle est « compétente », comme le disait Bergès, ça ne suffit pas. La persistance de la mère imaginaire ne dépend pas de l'imaginaire de la mère réelle. Il faut renoncer donc à son propre cher roman familial.

L'analyste pousse discrètement dans la direction qui vise le réel de son propre trou mais il s'agit d'un trou contourné par le symbolique, par un discours qui avance. Il doit permettre aux patients de s'approprier leurs signifiants pour suivre la trace de leur propre désir, il doit opérer à partir d'une position et d'un transfert, symbolique. Cette fonction symbolique ne peut pas être séparée de son outil, de la parole dans sa fonction symbolique.

Une métaphore suggérée par Hiltenbrand me semble bien pertinente.

¹ J.-P. Hiltenbrand, *La condition du parlêtre*, Érès 2019, p. 38.

² *Ivi*, p. 46.

L'analyste, dit Hiltenbrand, doit creuser le langage, enlever ce qui est superflu. Comme le disait Michel-Ange³ dans une lettre écrite à Benedetto Varchi, un « intellectuel » de l'époque très proche de Cosimo dei Medici: la statue prend sa forme « per forza di levare », pas en y ajoutant. De la même manière si on enlève du langage, comme si c'était du marbre qui recouvre la statue, on découvre la parole. Le langage dissimule la parole.

Alors que le langage est un fait social, la parole est individuelle, concerne la singularité d'un sujet. Je dirais que c'est ça le propre de l'analyse : enlever du langage pour laisser venir au jour la singularité de la parole. La statue de Michel Ange est en marbre et marbre est aussi ce qui a été enlevé ; de la même manière la parole est du même matériel du langage mais, une fois devenue statue, révèle sa nature : ambiguë, signifiante.

Je dirais donc qu'il faut enlever du langage pour faire venir au jour la singularité des signifiants qui font le lot d'un sujet. Une psychanalyse est une statue d'un grand ou d'un petit Michel-Ange ; comme le dit Lacan, si mon souvenir est bon, une psychanalyse c'est ce qu'on attend d'un analyste. Je dirais : on devrait attendre une œuvre d'art, ou au moins un objet artisanal bien fait.

Il y a de l'Autre dans la parole, c'est-à-dire que le symbolique émerge dans la parole dès que l'enfant est dans le ventre de la mère et c'est seulement dans un deuxième temps que la parole s'articule dans les échanges entre l'enfant et la mère. Le Nom du Père, c'est-à-dire le Symbolique, institue la perte de l'objet mythique.

Cela arrive-t-il toujours aujourd'hui ?⁴

Dans quel cadre symbolique pouvons-nous inscrire nos cures ? A quel transfert pouvons-nous introduire nos patients ?

Je vous propose une petite vignette pour me faire entendre :

Une jeune femme me téléphone pour me demander, à la place de sa sœur qui voudrait faire une analyse, si j'ai ouvert un deuxième cabinet près de sa ville. Je réponds que non, que le Covid avait interrompu ce qui était effectivement mon projet. Elle le savait déjà parce que les nouvelles se diffusent très tôt dans les petites villes. Pourquoi donc me posait-elle la question ? Elle m'informe être en analyse avec une collègue qu'elle appelle par son prénom. Ce qui veut dire que soit moi soit son analyste sommes, les deux, dans une position symétrique par rapport à elle. Aucune dissymétrie, pas de différence de places, et cela d'autant plus que son analyse se déroule par Skype, ce qui l'autorise à une certaine réciprocité.

Une conception symétrique des places entre analyste et analysant peut-elle fonctionner comme résistance à l'analyse, un vouloir rester dans l'imaginaire d'un rapport entre semblables ? Le Covid nous a souvent rendu impuissants à pousser nos patients à renoncer à la symétrie, à la réciprocité. Malheureusement dans une relation pareille il n'y a pas de passage au symbolique, la médiation de l'analyste devient difficile, presque impossible.

Un transfert digitalisé est-il possible? C'est bien la question posée par Christiane Lacôte dans son séminaire d'ouverture; je l'ai beaucoup aimé. Elle ne donne pas une réponse à sa question mais elle y répond quand même tout au long de son séminaire. Elle propose d'appeler la dimension dans laquelle on travaille par écran : « imaginaire en réseaux » parce qu'il ne faut pas confondre imaginaire et virtuel. En Internet on rencontre le virtuel, qui est codé alors que l'imaginaire n'est pas codé, elle souligne.

Si on fait les séances « à distance », a-t-on à faire à l'imaginaire ou bien au virtuel? Si par l'écran on voit son propre visage au même temps que celui de l'autre, peut-on parler quand même par associations « libres »?

³ Lettre de Michel-Ange a Benedetto Varchi.

⁴ Je me réfère au débat autour du soi-disant “déclin” du Nom du Père.

Freud avait déjà exclu le regard du patient du setting analytique, Lacan a commenté l'exclusion. S'agit-il, dans ce cas, d'un écran/regard, d'un tiers énigmatique, réel ?

Moi aussi, pendant quelques semaines à l'automne 2020, au moment du confinement strict, j'ai eu mes patients au téléphone. Un d'entre eux avait observé que « il s'agissait d'une belle expérience », qu'il avait l'impression de pouvoir parler au téléphone avec une liberté majeure, comme s'il se parlait à lui-même. C'est à dire sans l'Autre, sans que l'analyste puisse lui renvoyer sa parole, sans échange, ni circularité. Il voulait bien rester dans un lieu où la parole puisse perdre son poids et où les signifiants puissent s'envoler.

Ça ne veut pas dire qu'il disait des bêtises pendant nos coups de téléphone mais que parler le faisait jouir et qu'il ne voulait rien savoir de plus.

Christiane Lacôte dans son séminaire a rappelé la phrase de Lacan dans *Encore* : « *L'inconscient ce n'est pas que l'être pense... c'est que l'être, en parlant, jouisse. Et j'ajoute : ne veuille rien en savoir de plus. J'ajoute que cela veut dire : ne rien savoir du tout* »

Lacôte remarque que le *Wiessentriebe* freudien doit servir pour analyser ce désir de savoir qui est pourtant pris dans la jouissance.

Si on accepte de parler sans adresse, comme d'une certaine manière disait mon patient, sans s'adresser à quelqu'un, sans lui consigner notre imaginaire en lui demandant de le mettre à distance, de nous montrer le passage pour sortir du symptôme, dans ce cas-là l'analyste soutient ce désir de ne pas savoir pris par la jouissance. Souscrire à ce désir serait une trahison de notre éthique et de notre tâche analytique.

Quel rapport y a-t-il entre un désir inconscient de ne pas savoir lié à la jouissance et l'analyse de ce désir de ne pas savoir ? Comment peut-on passer de l'un à l'autre malgré ce désir de *ne rien savoir du tout* ?

La réponse, à mon avis, encore une fois, est à chercher dans le transfert grâce auquel il peut y avoir une adresse. La parole est adressée à l'analyste, et il s'agit d'une parole qui n'est pas à la cantonade ; c'est bien grâce au transfert qu'on peut renoncer à la jouissance pour passer au désir.

Il faut, dit Lacôte, la « médiation subjective de la parole d'un autre ».

Cette médiation de la part de l'analyste est essentielle.

« Un transfert digitalisé est-il possible ? » c'était la question posée par Christiane Lacôte qui lie très étroitement le transfert à l'éthique et d'une certaine manière soutient que c'est l'éthique de la psychanalyse qui permet l'installation du transfert, que pour Freud et pour Lacan l'inconscient est éthique.

C'est quoi l'éthique, l'acte éthique qui permet l'inscription du transfert ?

C'est l'acte avec lequel l'analyste « *engage sa mise, c'est à dire son propre rapport à la parole* ». Au moment où l'analysant fait surgir un signifiant qui nous dit que c'est là qu'il faut « y aller », là est l'acte analytique de l'analyste. Et c'est dans ce sens qu'il faut entendre l'enseignement de Lacan quand il nous dit que *la loi est la loi du langage*.

Un langage troué, qui fait surgir le non-sens et que l'analyste doit savoir renvoyer. Son travail, son ethos, son éthique, consiste dans le bon usage de la parole.

On revient donc à la question initiale : peut-on faire un bon usage de la parole si on travaille dans le virtuel ? J'ai déjà souligné la réponse à la question donnée par Christiane Lacôte : le virtuel est codé alors que l'imaginaire est très riche et, par la médiation de l'analyste, il peut faire accéder à la fonction symbolique.

Le virtuel ne permettrait pas, par contre, le passage, l'accès au symbolique ?

Dans quel cadre travaillons-nous ?

On ne peut pas s'empêcher de constater que notre actuel se caractérise par l'égalitarisme et l'absence d'hétéronomie (qui -autrefois était garanti par le religieux). Même le rapport entre maître et élève et entre homme et femme n'est plus dissymétrique, comme il faudrait dans un cadre symbolique qui

puisse tenir. Par conséquent on a affaire à une clinique qui d'un côté est fondée sur des principes de fonds de la doctrine, et qui de l'autre doit tenir compte des mutations qui se sont produites dans le discours social : fragilité de l'hétéronomie, égalitarisme, narcissisme, individualisme et surtout un discours scientifique qui domine. Jean Pierre Lebrun, en empruntant le mot à René Thom, a rappelé que nous traversons une mutation qui arrive après plusieurs changements déjà vérifiés auparavant.

L'expérience du confinement nous a obligés, en quelque sorte, à avoir recours aux technologies disponibles pour continuer à avoir des échanges. Le Covid sans Internet, sans le portable nous aurait reporté en plein Moyen Age.

A cause de ça les psychanalystes aussi sont devenus des travailleurs comme les autres, en ayant recours au « smart working », au travail à distance. C'était inédit dans la jeune histoire de la psychanalyse jusqu'à maintenant illustrée par la chambre d'analyse de Freud et par son petit lit recouvert par des tapis en couleurs sombres, comme on voit dans l'affiche du Séminaire.

On se pose donc la question : est-ce-que travailler devant un écran est une ressource?

Je ne crois pas: l'usage des plateformes digitales entraîne un rapport symétrique avec l'interlocuteur et introduit une variation du setting (analytique) qui n'est pas seulement technique.

Bien sûr que Freud a démontré qu'on peut être analyste dans les conditions les plus variées : il avait recueilli, par exemple, les confidences d'une fille rencontrée par hasard pendant une excursion en montagne, Katarina⁵. Cette fille savait - pour l'avoir lu sur le livre des hôtes - que Freud était un médecin. Ce transfert préliminaire sur le savoir médical lui avait permis de raconter des histoires d'inceste (que Freud va après considérer imaginaires) avec son oncle/père. Freud et Katarina s'étaient rencontrés une seule fois, jamais plus après. Toutefois son cas et son nom, Katarina, font partie des premiers ouvrages de Freud, *Études sur l'hystérie*, qui ont été si importants pour la naissance de la psychanalyse.

Nous aussi, en tant qu'élèves de Freud, avons affaire à des difficultés et à des variations de tout genre : on peut être analyste même si la contingence nous oblige à n'importe quel setting.

Christiane Lacôte nous a rappelé qu'il appartient à l'éthique de la psychanalyse de ne pas craindre la contingence.

Tout à fait d'accord, mais à une condition : qu'il y ait une demande, que les positions réciproques de l'analysant et de l'analyste soient justes, que les places soient dissymétriques et le cadre symbolique. Ce sont les conditions préalables à un transfert, pas n'importe le quel, mais à un transfert qui puisse soutenir une analyse.

La contingence produite par le Covid 19, a remis en jeu radicalement la fonction de la parole.

Toute forme de communication digitale rend la dissymétrie inopérante. La parole est empêchée. Et le transfert dans son cadre symbolique, aussi.

C'est à l'analyste, avec son acte éthique, d'installer la dimension symbolique du transfert, la dissymétrie des places désormais ignorée dans les échanges sociaux courants : tout le monde dit « tu » en appelant l'autre.

Il faut tenir compte de ce saut du social au cabinet de l'analyste. C'est un saut qui rend les entretiens préliminaires très nombreux et d'une durée imprévisible. Il s'agit d'une difficulté qui précède le Covid. La psychanalyse n'a jamais partagé le discours courant et le Covid a renforcé cette évidence.

Dans cet singulier rituel d'échange qu'est une analyse il arrive que

les choses les plus importantes soient prononcées sur le pas de porte, au moment de congédier le patient.

⁵ Sigmund Freud, *Études sur l'Hystérie*.

Il s'agit du moment de la séance dans lequel l'analyste peut rendre ce que l'analysant lui a donné en termes de souffrance, angoisse, mots-signifiants. Il ne s'agit pas du seul moment dans lequel l'analyste peut « rendre » (je pense au circuit du « don » décrit par Mauss). Il peut aussi le faire quand son analysant est sur le divan, bien sûr, mais ce qu'il dit en congédiant son patient, ce qu'il lui « rend » est en général un trait central de son discours, qui est de l'ordre du symbolique. En tant que tel, donc, il s'agit d'un moment privilégié.

Rien de tout cela ne peut se faire dans la communication à distance vue qu'elle se déroule, il me semble, hors symbolique et il n'y a pas de place pour la parole de l'analyste.

Dans la communication digitale pas de Tiers symbolique, pas d'Autre, pas d'adresse du discours. Dans mon expérience, ce discours sans adresse, même s'il est construit par des associations libres, n'a produit que des résistances. On peut bien parler par libres associations mais, si on est hors cadre symbolique, elles n'ont pas de poids.

Ce qui, pendant le confinement a permis aux cures de tenir, c'était un transfert déjà installé avec l'amour qui en découle. Un transfert déjà installé c'était la seule dimension symbolique qui assurait aux cures une certaine continuité.

Une analyse engage le sujet, l'oblige à rentrer dans la loi de l'échange de parole, ce n'est pas du bavardage comme on entend dire quelque fois par quelqu'un qui pose ainsi sa demande : *je voudrais bavarder un peu avec vous*. Il s'agit, dans ce cas, de quelqu'un qui ne voudrait pas s'engager mais qui pose quand même une demande et choisit une adresse. C'est déjà un petit début de cure, quand même.

Les « plateformes », autorisés dans la cure, induisent au bavardage, au même discours qu'on écoute dans le media, ou discours commun.

Ce qui ne veut pas dire que, si quelqu'un demande « du bavardage », on doit refuser de l'écouter: sa demande peut être cachée, elle peut ressortir du bloc de marbre comme les statues de Michel-Ange. C'est au savoir-faire de l'analyste, qu'en grand partie, est confiée l'affaire.

Franco Lolli, par exemple,⁶ appelle « nuovi domandanti » ceux qui font une demande d'aide hors du cadre symbolique habituel. Comment l'accueillir ? Le débat est ouvert. Jean- Pierre Lebrun propose sa réponse dans « Un immonde sans limite »⁷.

La parole exige donc l'hétéronomie, la fonction du Tiers symbolique incarné par l'analyste et des positions qui ne soient pas symétriques.

Enfin le corps, le réel du corps, est lui aussi exclu par la communication digitale. Si le corps s'absente, caché derrière l'écran, on ne peut pas lui donner la parole.

On n'aurait pas pu donner au geste de Dora d'ouvrir et fermer son petit porte-monnaie, par exemple, la valeur symbolique que lui donne Freud. L'hystérie enseigne qu'il faut que quelqu'un traduise, un geste répétitif dans ce cas, pour passer du symptôme à la parole subjectivée. Il faut de l'analyste à la bonne place.

Pour faire une analyse, c'est la thèse que je propose, il faut se déplacer, y aller avec son corps, s'installer dans le transfert. J'espère d'en avoir donné quelque raison.

⁶ Franco Lolli, *Inattualità della psicoanalisi*, Mimesis 2020.

⁷ Jean-Pierre Lebrun, *Un immonde sans limite*, Érès 2020.